Livre II : L'Écriture Judéo-Chrétienne

Chapitre 3 : Lecture sacrificielle et christianisme historique

A. Implications de la lecture sacrificielle

La lecture sacrificielle montre l'erreur commise par les premiers chrétiens, qui était en opposition avec la prédication évangélique, s'est perpétuée jusqu'à nos jours.
Le caractère persécuteur du christianisme historique est lié à la définition sacrificielle de la passion et de la rédemption, mais l'usure progressive des ressources sacrificielles renforce la fermeture hostile sur elle-même et montre la désintégration des structures de ce monde.
En cela il s'oppose au message du Christ venu rejeter tous les rites sacrificiels et révéler par sa passion la mort fondatrice de la victime émissaire.
L'anti-christianisme moderne procède de la même erreur pour rejeter l'universalité du message christique et s'appuie sur la lecture sacrificielle pour sa critique sans jamais revenir au texte fondateur. Son rejet du sacrifice tel qu'il est compris par les chrétiens démontre une égale incapacité à en comprendre le mécanisme révélateur de vie au lieu d'y voir un mécanisme expiateur barbare.
Cette approche sacrificielle est en quelque sorte à mi-chemin entre les rites ancestraux structurés par la transcendance violente et le radicalisme non sacrificiel du texte évangélique.

B. L'Épître aux Hébreux

Selon l'épître le sacrifice du Christ, par sa nature parfaite et unique — contrairement aux sacrifices des prêtres, imparfaits (sang d'animaux) et répétitifs — rompt avec la logique sacrificielle.
Cependant cette lecture n'est pas celle qui est faite de cet épître, tant par les chrétiens fondamentalistes que par les anti-chrétiens.
Au contraire ils y voient une extension du champ sacrificiel à toute l'humanité oubliant que seul le christ y a répondu favorablement.
[NDLR] On retrouve dans ce point l'élément mythologique cathare qui imagine Dieu écrivant dans un livre les obligations que devra remplir celui qui voudra bien accepter la mission qui doit être menée auprès de l'humanité souffrante. Tous les anges refusent avec horreur cette mission dont les descriptif les effraie au plus haut point mais, un d'entre-eux, prénommé Jean malgré la douleur extrême que lui provoque la simple lecture des engagements (au point de défaillir) finit par accepter la mission et deviendra donc Jésus.
Or si l'acceptation d'un seul provoque son sacrifice ce n'est pas en raison d'un accord sacrificiel conclu entre lui et Dieu, c'est en raison de l'agressivité de ceux qui ont refusé de s'accorder avec Dieu. Et c'est exactement ce que révèlent les évangile : le christ démasque le caractère mauvais de la Loi en amenant ses défenseurs à l'appliquer à lui-même alors qu'il représente celui dont la Loi se réclame.
Mais cela l'épître aux Hébreux ne le montre pas contrairement au Psaume 40 qui se rapproche en cela des évangiles.
L'épître aux Hébreux n'est donc qu'un texte sacrificiel de plus.

C. Mort du Christ et fin du sacré

Les événements qui vont suivre la mort de Jésus ne peuvent être rattachés au phénomène sacré de la vie surgissant de la violence comme c'est le cas des religions primitives.
En fait la démonstration de la divinité du christ n'est pas — comme dans ces religions primitives — une domination du dieu sur ses créatures via des comportements, tour à tour, violents et bienfaisants, c'est au contraire de venir se mettre à leur niveau pour leur enseigner ce qu'il en est du vrai Dieu et de la façon de se rapprocher de Lui.
Même dans les évangiles synoptiques, les quelques faits miraculeux suivant immédiatement la mort de Jésus sont en fait destinés à marquer la rupture entre la vision sacrificielle judaïque et la vision purement christologique (rideau du temple qui se déchire) ainsi que le retour à la lumière de tous, y compris les morts (cf. Matthieu).

D. Sacrifice de l'autre et sacrifice de soi

L'incapacité des croyants et des athées à saisir la transcendance divine vient du fait que par leur impuissance à analyser objectivement les écrits ils ne font que perpétuer l'approche sacrificielle.
Et l'approche moderniste qui a finalement abouti à l'éthique ne change rien au problème.
L'opposition entre le sacrifice de l'autre (égoïsme) et le sacrifice de soi (altruisme) ne fait que renforcer cette démarche erronée et la pousse même à un extrême qui pourrait être un désir de se sacraliser par le sacrifice consenti.

E. Le jugement de Salomon

Ce texte illustre au mieux la crise mimétique déjà traitée ici.
Le mimétisme est porté à son maximum, tant par la description des femmes et leur discours en miroir que par la façon dont le roi manifeste l'impasse à laquelle cette situation aboutit.
La décision du roi (du mot *decidere* qui signifie trancher par l'épée !) est à la fois la plus logique et la plus monstrueuse puisque l'enfant n'est pas un objet inerte et que l'application de ce choix va le détruire.
Cette logique mimétique d'application du processus des doubles permet de différencier la femme dont le seul désir est la possession de celle qui ne se situe pas en fait dans le processus mimétique mais dont l'amour pur ira jusqu'à accepter sa propre dépossession injuste au profit de sa rivale.
Ce texte rappelle que le sacrifice humain — et notamment celui des enfants — était coutumier et que l'Ancien Testament va remplacer ces sacrifices humains par la circoncision et les sacrifices animaux, dans un premier temps, puis par la Pâque où le sacrifice laisse la place au repas pris en commun.
Finalement ce sont les évangiles qui achèveront cette progression en supprimant tous les sacrifices.
Le choix de la vraie mère est largement interprété comme un sacrifice par tous les exégètes en raison de son renoncement à ses droits et à la mort de sa maternité qu'il suppose.
En fait il ne s'agit pas d'un sacrifice consenti mais au contraire d'une volonté de vie, cependant cette volonté de vie n'est pas dirigée vers elle mais vers l'enfant.
Il y a là une symétrie avec le comportement de Jésus lors de la Passion. Comme la mère veut sauver son enfant, Jésus veut sauver l'humanité. Ce qui est pris pour un sacrifice n'est en fait que l'acceptation d'un prix à payer imposé et surtout pas un désir de mort destiné à produire un effet. Dans les deux cas c'est l'Amour qui prime et non l'instinct de mort si cher à Freud.
À l'instar de Salomon, Dieu n'a aucune volonté sacrificielle. Chez Salomon c'est une ruse sans intention de la porter à son aboutissement. Par contre Dieu ne peut intervenir directement et c'est pour cela qu'en l'absence d'un « bon roi » capable de corriger l'injustice, Jésus est obligé d'aller au bout de la logique d'Amour en se laissant assassiner.
On retrouve ce schéma dans l'*Antigone* de Sophocle. Là aussi la guerre des doubles (les deux frères) porte la crise mymétique à son paroxysme et le roi Créon ne peut la résoudre que par le sacrifice d'une victime émissaire (un des deux frères). Cependant l'attitude d'Antigone vient rompre ce mécanisme en en révélant l'injustice. C'est donc pour cela que le roi se voit obligé de la sacrifier à son tour même si elle n'est absolument pas consentante. La mort d'Antigone (murée vive) vient renforcer l'image d'exclusion de la société bien mieux qu'une simple mise à mort ne l'aurait fait. Mais le texte de Sophocle perd de sa valeur vis-à-vis de celui de Salomon car l'intervention ne se fait pas pour protéger la vie (de l'enfant) mais pour rendre sa gloire à un défunt (rite funéraire).

F. Une nouvelle lecture sacrificielle : l'analyse sémiotique

L'analyse sémiotique ne semble pas adaptable aux évangiles — et particulièrement la sémiotique du traitre — qui ferait en quelque sorte de Judas le héros du récit. Or, la place qui lui est faite est purement anecdotique ce qui ne correspond pas à ce schéma.
En réalité les évangiles démontent toutes les tentatives de théorie du complot en les rendant vaines et ridicules.
Jésus n'est pas la victime d'un complot ourdi par un petit nombre ou par un personnage unique (Judas) mais il est bien l'issue d'une crise mimétique qui implique toute la population.
Enfin, contrairement au schème sémiotique le traitre n'est puni par personne. C'est en raison de son

incapacité à revenir vers Jésus qu'il s'exclut définitivement du groupe par son suicide. Cela rejoint bien l'idée évangélique que les hommes ne sont pas punis par Dieu mais par eux-même. C'est en se croyant égoïstement seul responsable de la condamnation de Jésus que Judas commet son erreur fatale.
De fait la sémiologie ne semble pas à même d'appréhender la particularité du texte évangélique.
En fait toutes les tentatives exégétiques modernes se heurtent au même problème, elles demeurent sacrificielles au lieu de savoir concevoir une logique de Logos de non-violence.

G. Lecture sacrificielle et histoire

Le christianisme historique, via sa lecture sacrificielle, permet au texte chrétien de fonder une culture, ce qui est contraire à la vision chrétienne.
En effet, la vision chrétienne de l'histoire ne peut manquer d'être apocalyptique, alors que l'approche historique qui en est faite la rend à la fois « sérieuse » et « optimiste », remplie de progrès social et de bonne volonté universelle.
C'est le résultat du déni des commentateurs, y compris chrétiens, vis-à-vis des paroles figurant dans le texte chrétien. Mais ce texte ne se révèle dans sa clarté que de façon progressive et lente et les « signes » qu'il révèle sont pourtant clairs sur le fait que « les temps sont accomplis ».
L'annonce évangélique prend son essor avec Paul et ses compagnons.
La lecture sacrificielle n'est pas une erreur sur le plan historique, elle vient en effet se superposer aux croyances païennes antérieures, comme on l'observe dans le domaine de la victime émissaire et à sa révélation entre l'Ancien Testament et le texte évangélique.
Cette révélation ne se fait pas de façon uniforme et brutale. D'ailleurs Jésus ne prétend s'adresser qu'aux seuls enfants d'Israël, comme si les juifs étaient mieux préparés que d'autres peuples à recevoir cette révélation. Ce semble être la mission de Jésus qui se présente à eux à une heure propice et finale pour l'histoire de ce peuple comme les événements ultérieurs le montreront.
C'est donc ce christianisme là, dans sa version sacrificielle et analogue à l'Ancien Testament qui va servir d'éducateur des Gentils.

H. Science et Apocalypse

En sa qualité de révélateur du mécanisme victimaire, le christianisme historique ne peut pas fonder une culture analogue aux cultures antérieures.
Or, ce christianisme ne peut pas évoluer sous un angle de pure décomposition, ni d'ailleurs sous celui d'une libération ouvrant sur un avenir de progrès indéfini. C'est pour cela que la crise que rencontre cette approche du christianisme est sans avenir. Mais cela ne concerne que cette lecture sacrificielle, pas le christianisme lui-même.
Mais l'homme semble ne pas vouloir croire cela car il ne détecte pas les signes apocalyptiques que révèle le christianisme non sacrificiel. Pourtant ces signes nous entourent. Comment ne pas voir la progression de la violence dans notre monde quand elle se manifeste par le sur-armement, lui-même magnifié par l'arme suprême : la bombe ! Or si cette violence dont nous parsemons tout l'espace qui nous entoure (Terre, mers, cieux) est bien complètement humaine, elle fonctionne sous certains rapport de façon analogue au sacré. La paix n'existe que protégée par la violence. Cette dernière s'auto-contrôle elle-même et est à la fois le « poison » et le « remède ».
Mais le discours des observateurs experts masque cette violence par une présentation si tranquille et si terre-à-terre qu'on se demande s'ils sont cyniques ou inconscients et naïfs.
Quoique consciente que le mal progresse de façon linéaire avec les progrès de la technologie, la société continue de croire que plus de technologie suffira à contenir le mal quand la solution serait logiquement le renoncement à ce qui produit le mal.
Cette science se présente à nous comme un nouveau dieu arrivé de façon impromptue et silencieuse, par des voies différentes des dieux que nous avons rejeté auparavant.
Finalement la paix de la violence ressemble beaucoup à celle que maintenait autrefois les religions rituelles sauf que nous avons remplacé la peur réellement sacrée par une terreur lucide des effets qu'aurait le déchaînement de cette violence sur nos vie. L'équilibre de la terreur efface les sentiments provocateurs et agressifs au profit de comportements d'évitement. Cette situation ambiguë n'est pas une position de

sagesse révélée par la compréhension du texte évangélique. Elle ne constitue pas un renoncement à la violence mais un empêchement au désir de s'en servir par connaissance des conséquences de son usage. Pourtant le seul chemin d'avenir possible est celui de la non-violence sous peine de disparition de l'humanité. En effet notre espace naturel n'étant plus en mesure d'assumer les conséquences du déclenchement de notre violence potentielle, chacun devrait comprendre que sa mise en œuvre correspondrait finalement à ce que les textes chrétiens décrivent. Mais les observateurs refusent de voir cette correspondance et s'échinent à nier la logique apocalyptique de la violence en discréditant le texte évangélique.

Mais le texte évangélique s'il a révélé l'apocalypse du peuple juif, n'en a pas fait le seul niveau de l'apocalypse. Nous sommes certainement proches d'une autre apocalypse qui concerne cette fois-ci d'autres peuples dont nous faisons partie. Mais cette situation semble, pour une fois, à la notre portée. Ayant perdu l'innocence qui faisait agir les hommes sans comprendre les ressorts de leur action, nous montrons notre capacité à réfréner notre violence car nous en devinons les conséquences. Révéler cette situation apocalyptique n'est donc pas annoncer une fin du monde inéluctable. Malheureusement nous avons construit des tas de mécanismes qui nous permettent de nier la situation et d'éviter de regarder dans la seule direction susceptible de nous révéler le danger dans sa totale nudité.